

# Définir les histoires de vie Sus et insus "définotionnels".

Jean-Louis Le Grand

(Crise. Laboratoire des sciences de l'éducation. Université de Paris VIII)

Dans un article venant introduire un numéro des *Actes de la Recherche en sciences sociales* de 1986, au nom provocateur d'"illusion biographique", Pierre Bourdieu commence son texte par "l'histoire de vie est une des ces notions du sens commun entrée en contrebande dans l'univers savant ; d'abord sans tambour ni trompette chez les ethnologues, puis, plus récemment et non sans fracas, chez les sociologues".

Qu'en est-il du destin de cette notion au regard des implications des différents acteurs théoriques des champs occurrents qui se sont penchés sur le berceau de sa genèse et l'ont portée sur l'autel d'une légitimité souvent contestée dans la Cité savante?

En première apparence quoi de plus simple et de plus objectif que la pratique langagière qui vise à produire un acte de définition d'une notion ? Souvent les dictionnaires spécialisés ou généraux, avec les marques des héritages, font figure d'autorité ou en tout cas se proposent de donner les acceptions des différents usages dans la langue.

Première définition : l'histoire de vie est "recherche et construction de sens à partir de faits temporels personnels" (Pineau/Le Grand 1993) c'est à dire relatifs à une personne, que cette construction, ce récit, soit effectué par la personne elle-même ou par une ou plusieurs autres personnes.

Mais cette première définition présente en fait une position précise que l'on pourrait qualifier de "générique" voire d'anthropologique dans le concert des multiples définitions.

Ainsi derrière chaque définition, ce miroir d'apparence commun, y a-t-il le plus souvent un "insu définotionnel" (néologisme créé ici pour signifier "définition d'une notion"), insu définotionnel avec ses concurrences et ses alliances, ses luttes de territoire symbolique, ses parentés et filiations avouées et inavouées, ses imaginaires, ses mythes, ses tabous, ses mythes, ses dénis<sup>1</sup>, ses oublis<sup>2</sup>?

Cet article, qui tente de produire une sorte de lecture d'une telle aventure "définotionnelle" autour de seulement deux expressions et un adjectif (histoire de vie, récit de vie, biographique), ne saurait se placer dans une extra territorialité mythique mais se propose un défi, celui de produire un point de vue atypique mais situé sur quelques enjeux de la pratique langagière de définition de la notion d'histoire de vie et de ses proches parentes; et ceci

---

<sup>1</sup> Peut-être Pierre Bourdieu en développant une critique de l'illusion biographique, dans le premier N° de sa revue *Actes de la recherche en sciences sociales* consacré aux histoires de vie (N°62-63 1986) ne s'était-il pas aperçu que le principal introducteur des histoires de vie dans la sociologie française (D.Bertaux 1976) avait développé exactement la même argumentation que lui dix ans plus tôt et sans que celui-ci ne soit jamais cité.

<sup>2</sup> Ainsi, à titre d'exemple, on peut se demander si les "bilans de savoirs"<sup>2</sup> (B.Charlot, E.Bautier, J.Y.Rochex, *Ecole et savoir dans les banlieues et ailleurs...* Paris : A. Colin 1992) ne sont pas des formes d'histoires de vie comme l'indique J.Dumazedier dans le *Dictionnaire de l'éducation et de la formation* (p. 351 1ère éd. 1994) ?

relativement aux implications à la fois éthiques et épistémologiques sous-jacentes, parfois explicitées, parfois passées sous silence<sup>3</sup>.

### Petite histoire de glossaire

Mon interrogation sur le glossaire a commencé quand, en 1987, René Barbier me demande d'intervenir dans le cadre d'une formation de formateurs (DUFA) sur la question des histoires de vie à Paris 8. Je commence alors à rédiger un premier glossaire à l'intention des étudiants présents dans un souci pédagogique d'éclaircissement du vocabulaire. J'éprouve une sorte d'écart entre des points de vue souvent contradictoires ou pour le moins divergents. Je suis pour ma part traversé par ces contradictions. A peine quelques mois après avoir terminé ma thèse je me rends compte que je suis en train de changer de point de vue : d'une définition implicite "histoire de vie égale approche sociologique" je suis en train de passer à une définition plus générique et anthropologique. Assez curieusement a priori c'est la première thèse de langue française qui assume d'avoir ce qualificatif "histoire de vie" dans le titre<sup>4</sup> alors même que des publications font date qui utilisent ce qualificatif (*Cahiers internationaux de sociologie* 1980, Ferrarotti 1983, *Education permanente* 1984...). Pourquoi ? D'autres contributeurs au champ ne voudront pas utiliser cette expression, lui préférant celle de "récit de vie" ou les termes "approche" ou "méthode" auxquels on adjoint le qualificatif de "biographique". Ce qui est en soi significatif d'un premier glissement de sens qui va ici nous intéresser au plus haut point.

D'un autre point de vue en intervenant devant les étudiants destinés à devenir formateurs je me rends compte qu'entre le souci des histoires de vie en situation de formation qui s'est manifesté notamment lors du colloque de Tours en 1986 et les définitions de la sociologie il y a un certain hiatus.

Ce glossaire va être discuté et remanié plus tard en 1988 dans un collectif de recherche qui s'intéresse à la formation des formateurs, de son côté Jean Avezou avait fait la même démarche, des discussions collectives ont lieu à ce propos et le fameux glossaire remanié, annoté<sup>5</sup>, paraîtra pour la première fois dans les Actes du colloque de Tours (Pineau/Jobert 1989).

Plus tard le sentiment de ce hiatus m'apparaîtra clairement dans les ouvrages à ce propos qui sont fort différents bien que portant quasiment les mêmes titres pour les non-initiés et ayant tous une ambition de constituer des ouvrages de synthèse (Peneff 1990, Pineau/Le Grand 1993, Legrand 1993, Michard/Yatchinovski 1995, Bertaux 1997). Le plus frappant fut certainement l'angoisse de savoir qu'un quasi-homonyme préparait en parallèle un ouvrage avec, semblait-il, la même intention (Legrand 1993). Curieusement ce que je pouvais craindre, à savoir que deux ouvrages présente à peu près le même contenu au même moment ne se produisit pas. Ce fut même l'effet contraire qui se produisit : les deux ouvrages n'avaient pas grand chose à voir l'un avec l'autre et ne constituaient pas des "doubles". Je

---

<sup>3</sup>Peut-être, ce silence est à interpréter comme une des manifestations de l'effet institutionnel "Ben Barka" que définit René Barbier dans *L'approche transversale*, Paris : Anthropos 1997 p.26 comme "la tendance d'une régularité repérable à faire disparaître par l'occultation, l'obstruction, le mensonge par omission, le blocage des circuits de légitimation, l'absence d'information systématique toute théorie et pratique intellectuelles qui risquent de remettre en question le paradigme qui fonde la scientificité reconnue par légitime par la Cité savante historiquement située."

<sup>4</sup> Si l'on en croit le moteur de recherche informatique recensant les thèses.

<sup>5</sup> Notamment avec les remarques de Jean Avezou, Dominique Bachelart, Marc Jérôme, Alex Lainé, Gaston Pineau.

fus agréablement surpris d'apprendre une multitude d'éléments tout à fait nouveaux dans un champ que je connaissais bien. Ce travail de recherche était un travail remarquable même si je ne partageais pas certains points de vue. De toute évidence nous n'employons pas les mêmes termes : d'un côté *Les Histoires de vie* et de l'autre *L'approche biographique*. D'ailleurs ce dernier livre commence (p. 11) par une reprise du glossaire précédent à propos de l'entrée "Biographie" (Le Grand 1989 op. cit tome 2 p. 265) et présente un important débat terminologique (p.11, 126,178 à 182).

Quand un des principaux introducteurs de l'approche des récits de vie en France (1976), Daniel Bertaux, publie son ouvrage *Les Récits de vie* (1997) là encore le sentiment à la lecture est celui d'une différence de perspective à tel point que ce dernier déclare très justement dans sa bibliographie commentée à propos du *Que sais-je* (Pineau/Le Grand), considéré comme un "petit ouvrage de culture générale" (conséquence d'une définition générique), "La méthode des récits de vie est réduite à sa portion congrue" (p.122) (conséquence d'une définition spécifique).

Bien entendu l'on ne pourrait ne retenir ici que la manifestation psychanalytique de qu'il est coutume d'appeler "le narcissisme des petites différences" où chaque auteur peut être tenté de se différencier des autres contributeurs du champ, contributeurs parfois perçus comme des "concurrents". On peut l'interpréter aussi comme la tentative de ne pas tomber dans la figure angoissante du double et de la focalisation des désirs mimétiques sur un même objet suivant la perspective girardienne. Ou encore il est possible d'analyser ce qui précède à la manière bourdieusienne des luttes pour l'attribution symbolique d'un champ intellectuel, de la répartition, suivant une métaphore agricole, de ses "parcelles", de l'attribution de ses filiations et de ses héritages.

Pourtant il est intellectuellement nécessaire d'aller plus loin : quand on emploie l'expression "histoires de vie", "récits de vie", "approche biographique", "méthode biographique" parle-t-on de la même chose? Est-ce uniquement un facteur de différenciation mineure? Auquel cas la présente discussion devient quelque peu oiseuse ? Serait-ce le fruit d'une approximation terminologique qui fait que l'important ne résiderait pas dans un usage hyper-maîtrisé du langage ? Ou au contraire derrière ces appellations, à première vue assez proches, y a-t-il différentes orientations épistémologiques ? Pour ma part, bien que les propositions précédentes peuvent avoir leur légitimité je vais entrer ici dans cette dernière voie.

### L'explication disciplinaire ou la genèse d'un champ Les définitions implicites

Lorsque l'on regarde non seulement les titres mais également les sous-titres ce qui apparaît en premier plan comme éléments d'analyses ce sont les appartenances disciplinaires et les épistémologies correspondantes sachant bien que celles-ci puissent changer, se croiser...

Par exemple il est évident que la perspective première est celle de la perspective anthropologique et sociologique et prend sa source dans l'École de Chicago, École elle-même très marquée par l'herméneutique philosophique allemande du XIXe siècle. Ainsi l'influence ethnologique est revendiquée très clairement par J.Poirier, S.Clapier-Valladon et P.Raybaut (1983) qui utilisent le terme d'ethnobiographie ou l'ouvrage coordonné par Danielle Desmarais et Paul Grell (1986) ou encore Bertaux qui sous-titre son ouvrage (1997) "perspective ethnosociologique". Ceci est proche également de la perspective de l'histoire orale, Peneff sous-titrant son ouvrage(1990) *De l'École de Chicago à l'histoire orale* ou Ferrarotti (1983) qui se situe clairement dans une perspective croisée entre histoire et sociologie.

La seconde perspective est ouverte, dès 1983, par celle de l'éducation permanente et de la formation d'adultes par un réseau international entre différents chercheurs (B.Courtois, G. Bonvalot, P.Dominicé, G. de Villers, Ch Josso, G.Pineau) qui aboutira en 1990 à l'ASHIVIF (Association internationale pour les histoires de vie en formation) (Le Grand/Pineau 1993b N°2) . L'orientation formative est d'emblée présente et centrale. Le colloque de Tours de 1986 vise à la fois la formation et les sciences humaines comme l'indique les sous-titres de chacun des tomes (1 : Utilisations pour les formations; 2 : Approches multidisciplinaires). Notons que l'histoire de vie est à la fois vue comme une approche privilégiée pour explorer l'autoformation<sup>6</sup> (Pineau 1983) mais aussi va se transformer assez rapidement en une kyrielle d'approches spécifiques en formation. Parmi celles-ci la tentative la plus spécifique (qui se différencie très clairement de l'orientation sociologique) est sans doute celle de l'équipe de Genève (Pierre Dominicé 1982, 1990, Christine Josso 1991). Par ailleurs de leurs cotés Max Pagès et Vincent de Gaulejac utilisaient l'histoire de vie mais sans vraiment la théoriser en tant qu'approche spécifique dénommée comme telle<sup>7</sup> dans leurs groupes de recherche/formation intégrant développement personnel et recherche. La formalisation quelque peu spécifique est celle opérée par M.Legrand (1993) qui sous-titre son ouvrage *Théorie, Clinique..* D'autres ouvrages se revendiquent clairement de ce mode d'intervention relatif à la formation et au développement personnel (Michard/Yatchinoski 1995, Lainé 1998). Ce dernier ouvrage *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation.* se revendique clairement d'un certain mode de formation. De toute évidence, dans ce livre, la perspective centrée sur la formation est ici a minima le croisement de deux orientations (sociologie bourdieusienne, psychanalyse freudienne principalement pour Vincent de Gaulejac) et au maxima une kyrielle de référents divers pour bien des acteurs du champ de la formation qui puisent à de multiples filiations théoriques (*Pratiques de formation /Analyses* 1996, production émanant essentiellement des travaux de l'ASHIVIF).

Notons que la perspective éducative qui relève la plupart du temps des sciences de l'éducation oblige à traverser parfois des champs hétérogènes ce qui présente le risque d'usages nomadisants et confusionnels de concepts pris dans une discipline d'origine, et réutilisés ailleurs, mais aussi présente l'avantage d'un croisement de regards au delà des présupposés de telle ou telle approche disciplinaire. Parfois les choses ne sont pas si simples que les explications disciplinaires strictes. Ainsi en travaillant sur les filiations des histoires de vie en sociologie dans le XXe siècle il est évident que les pionniers en sociologie se situaient très clairement dans une perspective d'éducation populaire et revendiquaient une action émancipatoire (Le Grand dans *Pratiques de formation* 1996). Tout se passe aussi comme si le fait d'adopter une pluralité ouverte de référents théoriques affaiblissait la force théorique, ainsi il ne semble pas toujours légitime dans la Cité savante de se référer à une théorisation ouverte issue des sciences de l'éducation<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> - à l'origine d'une des composantes actuellement très "à la mode" sur l'autoformation et des nombreuses publications afférentes.

<sup>7</sup> Pour V.De Gaulejac en 1984, dans l'article "Approche socio-psychologique des histoires de vie" p.33-45 dans N° spécial "Histoires de vie" d'*Education permanente*, l'essentiel est la construction d'une sociologie clinique, combinaison de la méthode biographique sociologique, de la théorie psychanalytique et de la philosophie sartrienne du sujet historique.

<sup>8</sup> Ainsi par exemple Vincent de Gaulejac 1999 ne semble pas prendre en considération comme référents théoriques les travaux, souvent antérieurs, qui viennent de l'éducation permanente. Ou encore Michel Legrand qui déclare "Dans la mouvance de l'ASHIVIF la

D'autres disciplines pourraient ici être convoquées comme la psychanalyse mais il est intéressant de remarquer qu'avant les années 1990 nous n'avons rien de particulièrement significatif et pertinent dans ce champ. Dans ce siècle on trouve seulement quelques figures d'exceptions à travers Binswanger (de Villers 1996) ou Politzer (Legrand 1993). Peut-être une des raisons en est que Freud a pu dire que "l'inconscient n'a pas d'histoire"? La lecture herméneutique de la parole dans le travail de la cure constitue un allant de soi (le travail d'anamnèse) mais cette voie n'a pas été privilégiée comme voie majeure de recherche dans un environnement philosophique essentiellement dominé par le structuralisme. Dans la lignée des travaux de quelques pionniers s'intéressant à la généalogie on verra se formaliser "l'histoire de vie généalogique" (Lani-Bayle 1997). De son côté la psychologie sociale à orientation cognitive ne saurait prendre en compte ce thème de recherche que dans son champ propre monoréférentiel de compétence scientifique et expérimentale et seulement sous l'angle de la mémoire autobiographique (Monteil 1993) .

### l'histoire de vie : une notion de sens commun

Dans ce qui précède nous avons vu comment la question l'histoire de vie est essentiellement envisagée comme une approche en sciences humaines et sociales à travers des définitions implicites ou explicites. Mais revenons à cette petite phrase de Pierre Bourdieu lourde de sens "l'histoire de vie est une des ces notions du sens commun entrée en contrebande dans l'univers savant". Si l'on en croit le Bourdieu du *Métier de sociologue* (1968) et probablement moins celui plus "militant" de *La Misère du Monde* (1993) il s'agit là d'une critique rédhitoire dans une logique de la nécessaire rupture épistémologique bachelardienne.

La question mérite d'être prise au sérieux. En effet il semble que l'usage du terme de "biographique" offre, en terme de langage, une représentation légèrement plus savante que cette notion un peu "fourre tout" d'"histoire de vie" qui peut présenter une connotation trop empreinte du langage courant. Car l'économie des échanges linguistiques n'a pas été sans remarquer que la dimension de la valorisation scientifique a souvent été proportionnelle à une sophistication du langage utilisé.

Dans ce champ des histoires de vie le parti-pris de l'ouvrage rédigé en collaboration avec Gaston Pineau (1993) a justement été de revendiquer une conception de l'histoire de vie comme directement ancrée au départ dans la vie ordinaire. C'est, à ma connaissance, le premier ouvrage à tenter d'aller très explicitement dans ce sens même si c'est encore peu développé<sup>9</sup>.

Du côté de la littérature ce sont surtout les travaux de Lejeune sur l'autobiographie et notamment le tournant réhabilitatif de la littérature personnelle pour que s'ouvre un nouveau champ de recherche. Jusqu'alors en effet la discipline "littérature" concernait surtout la littérature considérée comme noble à savoir les livres publiés sous ce qualificatif. Mais en décidant d'ouvrir le champ à ce qu'il est convenu d'appeler les "littératures personnelles" Lejeune fait sortir la littérature de la seule sphère des "Lettres lettrées".

---

pratique du récit d'intervention, comme récit de formation, n'est pas articulée à une démarche systématique de recherche. L'ambition sur ce terrain vient d'ailleurs. Elle prend figure dans l'œuvre du sociologue Vincent de Gaulejac" p. 25 "Raconter son histoire" dans N° 102 de *Sciences Humaines* "Les Récits de vie" Fév.2000.

<sup>9</sup> Dix ans plus tôt dans l'espace d'un paragraphe sur "l'histoire orale spontanée" G.Pineau avait déjà ouvert la voie (1983 p.118).

Ce faisant il inaugure une forme de renversement épistémologique important dans la mesure où il ouvre un nouvel horizon.

Au delà de la constitution d'une nouvelle approche culturellement valorisée l'autobiographie est aussi une pratique de littérature personnelle proche du journal et ceci d'autant plus dans des civilisations où l'accès à l'écriture s'est généralisé et où se redessine de nouvelles articulations entre savoirs savants et savoirs profanes (Feldman/Le Grand 1996).

Etendons le champ hors de la graphie. L'histoire de vie présente aussi une dimension orale située dans la vie quotidienne ou dans certains événements de la vie sociale. Tel parent raconte l'histoire de ses origines à son enfant. Tel ami, qui rencontre celui qu'il n'a pas vu depuis longtemps, est amené à retracer son existence. Tel discours effectué lors d'un départ à la retraite constitue une forme ritualisée d'histoire de vie. Tel échange ritualisé ou intime lors d'un décès dans la famille met également en acte une histoire de vie.

Quand les histoires de vie ont été envisagées initialement par l'École de Chicago c'est tout d'abord en accordant toute leur valeur à ces témoignages et conversations ordinaires d'un type spécifique par des chercheurs qui avaient auparavant exercé comme journalistes ou comme militants. Il y a bien là aussi un projet d'éducation populaire. Cela relève de "la fonction expressive" des récits de vie telle que l'avance D.Bertaux (p.49-50).

L'histoire de vie déborde de toute évidence le domaine de la vie ordinaire pour se trouver mise en avant dans des usages professionnels : telle enquête de police ou de justice qui retrace la vie d'une personne pour faire avancer une enquête, une décision de justice; tel type de dialogue ordonné sur le mode de l'interaction bio-narrative dans les bilans de compétences, les entretiens d'embauche ou d'entrée en formation; telle anamnèse dans la parole énoncée sur le divan psychanalytique, le cabinet du psy...

Force est de constater aussi comment bien des récits de vie tiennent du registre religieux, de la confession et s'inscrivent dans des traditions religieuses. Est-il indifférent de constater que les grands récits fondateurs de bien des religions tiennent du registre "récit de vie"? Que ce soit les Evangiles, le Coran ou la Bible. Ce type de récit à dimension largement mythique et religieuse pose d'ailleurs la fonction symbolique du récit et de son degré d'appel à la fiction plus ou moins voulue lorsque l'on passe du récit oral au récit écrit notamment en voulant, au delà d'une perspective messianique, se situer dans une perspective historique.

Une des formes les plus répandues de l'histoire de vie, liée de près à la dimension religieuse, est celle du témoignage que l'on peut définir comme le récit d'une personne d'une expérience vécue ou de son itinéraire personnel dans un but déterminé (pour son usage en sciences humaines voir Bézille 2000). Dans le domaine religieux une des premières formes d'enseignement semble avoir été celle du témoignage (les vies de Saints) et a pris plus tard d'autres formes comme "la révision de vie" dans les mouvements chrétiens...

Dans la Grèce ancienne les Bios sont une des manières originales de transmettre des connaissances et de connaître l'univers et les Dieux.

Il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce quelque chose de l'ordre du "sacré" soit couramment attribué à la parole du type "histoire de vie" comme si ce type de parole devait être manipulé avec la plus grande précaution, et devait relever d'une exigence déontologique pour que cela ne devienne pas "n'importe quoi". Mais cette approche en terme de sacré est probablement un des puissants tabous des histoires de vie qui n'a jusqu'ici jamais été vraiment analysé.

La question qui se pose dès lors est celle de l'intérêt ou non d'opter pour une définition générique et anthropologique des histoires de vie. Anthropologique est employé ici dans le sens d'une anthropologie générale qui a à voir avec l'homme en général (transhistorique, transculturel). Il est à craindre que certaines expressions apparues récemment et d'allure "moderniste" n'abritent, sans le dire ni en avoir conscience, des formes plus anciennes sous un habit sémantique et sociolinguistiquement rénové. La mise en culture d'une terminologie dans son sens anthropologique général relève d'une nécessité critique. On peut, à mon sens, parler ici d'une sorte d'"insu définotionnel" dans le sens où les usages des définitions sont souvent inconsciemment portés par un fond culturel qui semble échapper et se manifester en filigrane des discours et des modes.

### "Histoire de vie" ou "récit de vie" ?

Pour ma part et contrairement à d'autres auteurs je ne vois pas de différence rédhibitoire et fondamentale entre "récit de vie" et "histoire de vie" si ce n'est une connotation : le terme "histoire" met en avant une dimension temporelle plus forte que ne le fait le mot "récit". D'autre part le terme "histoire" est utilisé indifféremment pour signifier la réalité historique (l'histoire d'une nation, d'une personne) et le discours narratif relatif à cette réalité. L'histoire, étymologiquement<sup>10</sup>, est une recherche, une quête de sens à partir de faits temporels ce qui nous a amené à la définition générique (Pineau/Le Grand op.cit).

Le terme "récit" tout comme le terme "histoire" sont des termes polysémiques et comprennent à la fois des paroles (le récit oral) et des écrits, des éléments s'inscrivant dans les registres de la fiction, du mythe ou du souci scientifique de production historique.

Toutefois "récit" présente d'emblée plutôt une connotation orale relatif à la narration tandis que le terme "histoire" fait souvent penser, dans nos sociétés, à une entreprise de connaissance historique. Ce que reflète bien la différence en langue anglaise entre "*history*" et "*story*" contrairement à la langue allemande<sup>11</sup>.

Les arguments qui plaident pour une distinction nette entre "récit de vie" et "histoire de vie" sont deux ordres parfois opposés.

Pour Daniel Bertaux, le récit de vie est utilisé dans une perspective volontairement minimaliste : une recherche ethnosociologique résolument objectiviste visant à "étudier un fragment particulier de réalité sociale-historique" et probablement est-il plus judicieux de parler de "récits de pratiques en situation"<sup>12</sup>. D'autre part, l'expression "récit de vie" serait préférable, pour celui-ci, à celle d'"histoire de vie" qui confond dans un même terme l'histoire d'une personne et le récit qui en est fait. (1997 p 6-8 et 31-37).

---

<sup>10</sup> *Historia* en grec veut dire "recherche, information, exploration" (Dictionnaire Bailly). Parmi les premiers usages la série de texte du fondateur de l'histoire commence par "Hérodote donne ici l'exposé de sa recherche".

<sup>11</sup> Contrairement à ce qu'avance Pierre Bourdieu (1986 p.69) dans le débat entre *Historie* et *Geschichte*, le premier terme *Historie* est réservé à un sens ancien qui n'est quasiment plus guère utilisé actuellement alors que le mot *Geschichte* présente la même polysémie que le terme français "histoire".

<sup>12</sup> Notons qu'au sens étroit de la définition de D.Bertaux les travaux sociologiques orientés vers la dimension socio-symbolique (comme par ex. Catani/Mazé 1982) n'entrent pas dans sa définition mais sont "apparentés".

Il n'y pas, à mon sens, d'histoire qui ne soit agencée narrativement (Ricoeur 1983), d'une manière ou d'une autre, écrite ou orale, agencée dans un but de connaissance historique (correspondant à la discipline des sciences humaines nommée du même nom) ou correspondant à la transmission d'un patrimoine symbolique .

Bien que les deux termes soient souvent utilisés de manière synonyme il est utile, à mon sens, de distinguer "histoire" et "passé". Le passé est une donnée infinie, un matériau largement opaque et pourtant bien "réel", un sorte de magma dans lequel toute tentative d'éclairage se révèle comme le fait de dresser quelques points-repères dans un vaste territoire. L'histoire, au sens banal du terme, est un procédé de connaissance de ce passé qui se présente sous la forme d'un récit oral ou d'une succession de récits oraux, d'un récit écrit, d'une étude donnant lieu à une production (écrite, audiovisuelle, filmée, théâtrale...).

L'histoire est intimement liée au temps et la façon de concevoir le temps conditionne directement la vision du passé. C'est , d'un point de vue à la fois psychologique, sociologique, philosophique, toute la question de la mémoire qui se trouve ici posée.

Une histoire de vie ne saurait être une histoire ayant un statut immédiat d'objectivité, par rapport à un passé. C'est généralement, dans la majorité des cas où il y a interaction réelle et non pas potentielle (autrement dit une rencontre), une production construite (et non pas reconstruite), une construction interactive à plusieurs étages :

- le regard d'un présent sur un passé (un après-coup), une mémoire qui produit du sens;
- ceci dans une interaction sociale datée entre une personne qui raconte, le narrateur du récit mettant en scène une mémoire et un interlocuteur, le narrataire, situé dans une attention institutionnelle très spécifique et placé dans une situation d'écoute, "représentation" placée idéalement sous le signe d'une certaine confiance;
- il s'en suit un travail d'adaptation, de mise en forme par le passage d'une production orale à une production écrite ou d'images, (voire à plusieurs allers et retours oral/écrit);
- en fonction d'une destination préétablie et institutionnalisée qui donne lieu ou non à des suites.

La question du rapport objectivité/subjectivité a souvent considérée comme l'alpha et l'oméga de toute production d'histoire mais cette question n'a de sens que dans des visées de production spécifiques comme les sphères judiciaires ou scientifiques. Cette question a été posée de manière clivée et sommaire avec un effet surplombant d'une logique scientifique toute tendue vers ce qui serait l'objectivité comme un objet en soi. Plusieurs types de travaux sont possibles établissant des histoires avec d'autres intentions : existentielle, esthétique, littéraire, linguistique, symbolique, compréhensive, idéologique, formative, socio-symbolique. Mais chaque intention exige, différemment et à sa manière, engagement mais aussi responsabilité.

Une des questions centrales de l'épistémologie de la discipline historique, par exemple, est ici celle de passer de l'histoire comme récit et source orale à l'histoire comme processus de connaissance dans un souci de vérité. Tout ne saurait se ramener à une perspective d'analyse narrativiste surplombante (la seule vérité serait dans la subjectivité narrative du récit pris seulement comme texte) dans la mesure où, du point de vue historique, tous les récits ne se valent pas. (Faute de quoi les discours sur l'existence des camps de concentration ne sont plus que des discours et opinions personnelles qui toutes se vaudraient). De ce point de vue il ne s'agit pas de l'établissement d'une vérité établie une fois pour toutes et unique mais d'un souci toujours

inachevé de travail dans une visée de vérité historique, travail accepté, discuté, critiqué idéalement par une communauté scientifique et où un certain nombre de procédures sont relativement connues: appels à d'autres sources et critique de ces sources, croisement des différents témoignages, mise en corrélation des documents d'époque et des récits oraux...

Toutefois et contrairement à l'opinion de bien des observateurs les récits de vie tout subjectifs qu'ils soient présentent des données plus objectives que les enquêtes classiques par questionnaires si toutefois l'on se situe dans une perspective d'analyse de données sociologiques comme le remarque à juste titre Daniel Bertaux (1997 p. 19-20).

### L'analyse : en dernière instance ?

Dans son ouvrage *Faire de sa vie une histoire*, Alex Lainé tente lui, dans une visée de formation, de définir l'histoire comme le récit auquel vient s'ajouter l'analyse de ce récit (Histoire de vie = récit de vie + analyse des faits rapportés). Même si je partage l'essentiel des judicieuses réflexions de l'auteur à ce propos (développées p.140-161) je ne saurais partager cette conclusion. Pour une part le langage ordinaire n'incline pas à aller dans ce sens au vu de la vaste polysémie du terme "histoire". Le terme "histoire", tel que veut le définir l'auteur, est connoté par les dimensions de l'élaboration réflexive et des analyses relevant prioritairement de la psychanalyse freudienne et de la sociologie bourdieusienne des trajectoires et des places sociales. On retrouve ici le primat de l'analyse savante dans une logique psychanalytique ou sociologique comme si l'analyse du vécu était un stade nécessaire du changement personnel et un stade supérieur d'intelligibilité. D'autre part, malgré la finesse des réflexions sur l'entrelacement du récit et de l'analyse, cette séparation "définotionnelle" induit conceptuellement qu'il y aurait d'un côté la dimension immédiate du récit brut et de l'autre le stade suivant de l'analyse qui correspondrait au travail de l'altérité représenté par les interventions de l'animateur et du groupe. Tout se passe comme si, dans une logique de rupture épistémologique, il y avait une séparation nette et de nature entre savoir profane et savoir savant mis en scène dans un autre cadre, un autre lieu.

Pour ma part, prendre une telle position de définition langagière c'est avoir tendance à occulter comment tout récit est en lui-même un travail hautement herméneutique de production analytique (à l'instar de la description en ethnométhodologie), autrement dit comment tout récit produit en lui-même un certain sens et une analyse plus ou moins sue ou insue des situations qui ont été extraites du passé pour être mises et organisées en récit.

Plutôt qu'un stade suprême dans une logique "en dernière instance" (Analyse>Récit) vaudrait-il mieux parler de processus herméneutique (Delory-Momberger 2000) parfois solitaire, parfois ordinairement dialogique, parfois en co-construction (Pineau/Le Grand 1993 et Le Grand 2000) avec des rôles et des missions spécifiques suivant les protagonistes d'un groupe et de sa dynamique et surtout les orientations analytiques préalablement définies ou non. D'autre part je pense que le travail de recherche/production de sens est un travail toujours inachevé d'où on ne saurait séparer artificiellement, le récit de l'analyse, les positions respectives dans le travail collectif de l'analyse que celui-ci soit nommé "interanalyse" (Legrand 1993), "choral" (Catani 1982) ou de "co-exploration" (Lainé 1998).

Outre le débat entre "récit" et "histoire" un autre point très délicat du travail sur les définitions est celui du type d'acceptation de l'adjectif "biographique".

### Accepter ou non le glissement de "biographique" ?

Dans le glossaire (Le Grand 1989) je reprenais la définition du dictionnaire Le Robert. "Biographie" signifie <<un genre d'écrit qui a pour objet l'histoire de vies particulières (de *Bios* = vie et *Graphein* = écrire).>> Et je me permettais d'ajouter : <<Dans l'utilisation courante du terme et particulièrement de l'adjectif "biographique" il y a un net glissement du sens pour exprimer la notion générale de "cours de la vie", de même pour "autobiographie">> (op.cit).

Faut-il accepter pour autant ce glissement ?

Pour ma part je ne le pense pas. D'autant plus que ce glissement peut entraîner un autre glissement: celui de "biographie" à "autobiographie". Ces glissements successifs (glissement de l'écrit vers l'oral, glissement de l'auto vers l'indifférencié) tendent à occulter les responsabilités respectives dans une entreprise de production d'histoire de vie et opère une réification. D'un processus l'on aboutit à un objet.

En effet il y a très souvent un double mouvement : celui de la parole à autrui, celui d'une retranscription écrite de cette parole ou à partir de cette parole. Prenons un exemple significatif et si commun : un chercheur enregistre le récit d'une personne et en tire un écrit présentant cette histoire. La dimension co-productrice du récit de vie peut être évacuée. Peut être utilisé le mot "autobiographie" alors qu'il s'agit seulement d'une certaine "transcription" à partir d'une narration orale <sup>13</sup>.

C'est là, à mon sens, une véritable imposture éthique et intellectuelle dans la mesure où c'est le chercheur qui écrit, qui sélectionne et ce dans une suite d'interactions orales. En aucun cas il n'y a autobiographie et cette "légèreté" montre la façon dont certains sociologues "traitent" les paroles de sujets en se réfugiant derrière ce qui s'apparente à de la neutralité. L'expression "entretien biographique" si communément employée (Ex : Demazière/Dubar 1997) est pour moi une contradiction logique et pose le même type de postulat : "biographique" devient synonyme de "relatif au cours de la vie". Laissons la "graphie" pour l'acte d'écrire (être auteur) et dans l'usage même du langage n'éluons pas, dans une visée d'analyse des pouvoirs, les responsabilités respectives.

On semble retrouver le même type de glissement dans l'ouvrage du psychologue social cognitiviste Jean-Marc Monteil qui, tout au long de son ouvrage *Soi et le contexte*, emploie les expressions de "mémoire autobiographique", de "souvenir autobiographique", de "construction autobiographique", de "connaissance autobiographique" sans que ne soit jamais spécifiée si ces éléments sont établis à partir de données écrites ou orales. La lecture laisse penser que les expériences dont il est question dans cet ouvrage font que l'expression "autobiographique" est utilisée essentiellement en situation de psychologie expérimentale d'interaction orale. Ces conditions expérimentales ont-elles encore à voir avec l'"autobiographie" au sens le plus courant du langage ?

Il est curieux de constater à quel point certains de ceux qui se parent de l'aura de La Science omettent parfois de replacer les conditions mêmes de ce qui permet d'arriver à des conclusions alors que chacun sait que ce sont les dispositions réelles et présentées de production qui définissent pour le moins une attitude réellement scientifique.

---

<sup>13</sup> Par ex. Peneff 1990 (tiré de son doctorat d'Etat) op.cit dans le chapitre "L'autobiographie et la sociologie française" p. 71-96.

Comme le dit avec quelque ironie René Lourau à propos de l'institution scientifique : Elle "apprécie beaucoup les "plans fixes" (et les champs clos de la recherche) pour ce qu'ils alimentent l'illusion qu'il n'y a plus personne dans la situation de recherche, que le "sujet" s'est aboli [...]. Il n'y a plus que l'"objet" de la connaissance "rigoureuse"<sup>14</sup>. En général les humains ne parlent pas tous seuls à un magnétophone sauf dans les cas extrêmes comme le personnage de "La dernière bande" de Beckett.

Qui dit "biographie" dit "graphie", qui dit "graphie" dit "auteur"; cela implique donc une position de contrat implicite ou explicite d'auteur intervenant dans un cadre surdéterminant. Car qui dit "auteur" ne signifie pas pour autant "autonomie". Qui demande quoi à qui? Avec quel dispositif ? Qui paye ? Qui écrit? Pour qui? Dans quel cadre? Avec quelle intention ?

D'un point de vue éthique on se saurait ni à la fois séparer, ni amalgamer les histoires de vie effectuées dans un cadre déterminé et quasi-imposé (Ex: le Curriculum vitæ pour trouver un emploi ou encore le témoignage de justice) de l'autobiographie en apparence "volontaire" dans un cadre de formation. Autrement dit ce qui serait soi-disant pour le "bien" de la personne et ce qui intervient dans un cadre strictement contraint. La formalisation de Gaston Pineau (1993 p.93-106) vient ici expliciter structurellement la dialogique des positions sociolinguistiques respectives en termes de positions et d'investissements dans ce qui apparaît souvent comme une co-production<sup>15</sup>.

De toute évidence il manque une expression pour signifier "histoire orale de vie". On peut employer ici le néologisme de "bio-oralisation" ou "d'autobio-oralisation" faisant partie d'un genre appelé "oraliture" (J.Poirier et alii p.224) pour signifier, comme dans l'exemple du créole, un équivalent culturel à ce qui serait une problématique "littérature orale".

Quoiqu'il en soit les positions respectives de narrataire et de narrateur (M.Catani 1982) méritent d'être explicitées dans la mesure où c'est le narrataire d'une première interaction orale qui peut être considéré comme le premier auteur, le premier protagoniste en terme de pouvoir c'est à dire celui qui déclare "pouvez-vous me faire part d'éléments de votre vie qui....?". Il s'agit là de toute évidence d'une interaction interlocutoire spécifique (Chabrol 1983). Mais ce qui manque le plus à l'analyse (hormis Lainé 1998) c'est la dimension de l'institution ordonnatrice de la production (au sens institutionnel du terme et non pas au sens courant du terme). Autrement dit de l'émergence d'un réel sujet critique (Le Grand 2000).

### Conclusion

Dans ce texte nous avons opté pour une certaine définition, la plus simple possible, et nous avons pris délibérément une position d'anthropologie générale de l'histoire de vie dont la prise en compte des usages dans la vie ordinaire nous apparaît comme un soubassement épistémologique et éthique. Contrairement à ce que pourrait faire croire une position objectiviste définir est un acte de langage impliqué et s'ancre par là même dans une culture, dans un horizon culturel et scientifique, dans une vision du monde également au sens d'une *Weltanschauung*. Définir c'est s'engager. C'est en ce sens que l'on peut parler d'"insu définitionnel".

L'inconvénient, et en même temps l'avantage, d'une définition générique, comme celle adoptée ici, c'est qu'elle oblige à préciser lorsque l'on parle

---

<sup>14</sup> P.101 *La Clé des champs. Une introduction à l'analyse institutionnelle*. Paris : Anthropos 1997.

<sup>15</sup> Contrairement à une vision confusionnelle, co-production n'implique pas d'un point de vue éthique réciprocité (Cf Le Grand 2000).

d'histoire de vie à savoir et définir de quoi l'on parle et donc des différents adjectifs ou expression contextuelle à ajouter (Pineau/Le Grand 1993 p. 112). Dans ce texte nous avons pris une position classique quant à la définition de "biographique" et d'"autobiographique" où, hormis M.Legrand 1993, peu d'auteurs semble avoir conscience d'effectuer des glissements par rapport à la rigueur sémantique du terme.

Or ne pas effectuer ces glissements permet à mon sens d'analyser comment l'histoire de vie n'est pas une chose en soi, le produit d'une réification, mais un processus toujours inachevé, la plupart du temps dialogique, de passage courant entre l'oral et l'écrit, s'inscrivant dans des relations, relations inscrites elles-mêmes dans d'autres relations de pouvoirs, de filiations, de symbolique sociale, idéologique ou religieuse. Autrement dit toutes choses où la reconnaissance des places réciproques ne peut que permettre d'apporter une modeste clarté.

Les positions prises ici dans cet article - positions relatives à la définition d'histoire de vie, de récit de vie et de "biographique" - vont toutes dans le sens d'une conservation de la dynamique des processus, à l'opposé d'une réification. Dès lors on peut s'interroger sur cette tendance générale de la pensée analytique qui tente d'isoler des objets là où il y a surtout des processus. Serait-ce une facilité de représentation à l'image de l'électron dessiné dans un souci didactique? Serait-ce l'illusion d'une maîtrise, paravent à l'angoisse d'évanescence, de finitude et de mort de toute réalité ? On peut observer la même phénomène à propos de la formation des adultes où d'une dynamique expérientielle ouverte l'on en arrive souvent à un produit souvent réduit à sa forme la plus instituée : le stage ou le dispositif, comme si cela était enfin maîtrisable , conceptuellement, institutionnellement, financièrement.

Contrairement à la représentation courante il n'y a pas de méthode des histoires de vie, chaque protagoniste tente de construire ce qui serait "la" méthode en généralisant à partir de son expérience propre, souvent idiosyncrasique, située historiquement, institutionnellement. Là encore la dimension processuelle est située dans une logique de l' occurrence.

### Bibliographie

- Bautier Elisabeth - 1995. *Pratiques langagières, pratiques sociales*, Paris : L'Harmattan.
- Bertaux Daniel -1976. *Histoires de vie ou récits de pratiques? . Méthodologie de l'approche biographique en sociologie.*, Paris:Rapport CORDES
- 1980. "L'approche biographique, sa validité méthodologique, ses potentialités" p.197-225 dans *Cahiers Internationaux de Sociologie* LXIX .
- 1997. *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Paris: Nathan.
- Bézille Hélène - 2000. "De l'usage du témoignage" p. 201-222 dans Feldman Jacqueline et Kohn Ruth.C. *Dilemmes, Questions éthiques dans la pratique des sciences humaines*, Paris : L'Harmattan .
- Bourdieu Pierre -1986. "L'illusion biographique" p.69-72 dans *Actes de la recherche en Sciences Sociales* No 62-63 "L'illusion biographique" . Repris p. 81-89 dans *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris : Seuil 1994.
- Burgos Martine -1979. "Sujet historique ou sujet fictif : le problème de l'histoire de vie" p. 27-43 dans *Informations sur les sciences sociales internationales*. Vol.19 N°1 . London : Sage Pub.
- Cahiers internationaux de sociologie* No LXIX "Histoires de vie et vie sociale" 1980.
- Catani Maurizio et Mazé Suzanne - 1982.*Tante Suzanne, Une Histoire de vie sociale*, Paris: Méridiens Klincksieck

- Chabrol Claude - 1983. "Psycho-socio-sémiotique. Récits de vie et sciences sociales" p.71-85 dans *Revue des Sciences humaines* "Récits de vie" No 191 Lille .
- Chanfrault-Duchet Marie-Françoise - 1988. "Le système interactionnel du récit de vie" p.26-31 dans *Sociétés* N°18 p.26-31.  
- "Préambules et contrats" p. 117-132 dans Pineau/Jobert 1989 Tome 2 op.cit.
- Delory-Momberger Christine R. - 2000. *Les histoires de vie : de l'invention de soi au projet de formation*, Paris : Anthropos.
- Desmarais Danielle et Grell Paul (Dir.) -1986. *Les Récits de vie, Théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal: A.Saint-Martin.
- Demazière Didier et Dubar Claude - 1997 *Analyser les entretiens autobiographiques. L'exemple des récits d'insertion.*, Paris: Nathan.
- Dominicé Pierre - 1982. "La biographie éducative : instrument de recherche pour l'éducation des adultes" p.261-272 dans *Education et recherche* 4 (3).  
- 1990. *L'histoire de vie comme processus de formation*, Paris, L'harmattan.
- Education Permanente* - 1984 No 72-73 "Les histoires de vie entre la formation et la recherche".
- Feldman Jacqueline et Le Grand Jean-Louis - 1996. "Savoirs savants, savoirs profanes" p. p. 89-105 dans Dir: J.Feldman, J.C.Filloux, B.P.Lécuyer, M.Slez, M.Vicente. *Ethique, épistémologie et sciences de l'homme*. Paris: ed L'Harmattan.
- Ferrarotti.Franco - 1983. *Histoire et histoires de vie*, Paris: Librairie des Méridiens (Roma: 1981).
- Heinritz Charlotte, Rammstedt Angela - 1983. "L'approche biographique en France" p.331-369 dans *Cahiers Internationaux de Sociologie* XCI.
- Gaulejac Vincent de. - 1999. *L'histoire en héritage, Roman familial et trajectoire sociale*, Paris : Desclée de Brouwer.
- Josso Christine - 1991. *Cheminer vers soi*, Lausanne L'âge d'homme.
- Lainé Alex -1998. *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Paris : Desclée de Brouwer.
- Lani-Bayle Martine -1997. *L'histoire de vie généalogique*, Paris : L'Harmattan.
- Le Grand Jean-Louis -1987. *Etude d'une expérience communautaire à orientation thérapeutique, Histoire de vie de groupe. Perspectives sociologiques*, Doctorat d'Etat U. Paris VIII  
- 1989. "Glossaire commenté" p. 263-266 dans Pineau-Jobert voir supra.
- Le Grand Jean-Louis et Pineau Gaston - 1990-92.*Histoire de vie en formation*. Série de huit heures de production audiovisuelle avec livre d'accompagnement. . Réalisateur P.Parrain.  
Diffusion: Nantes: U-Média Edition, Université de Nantes
- Le Grand Jean-Louis - 2000. "Ethique, étiquettes et réciprocité dans les histoires de vie" p. 223-246 dans Feldman Jacqueline et Kohn Ruth.C. *L'éthique dans la pratique des sciences humaines : Dilemmes*, Paris : L'Harmattan.
- Legrand Michel -1993. *L'approche biographique.. Théorie, clinique-* Paris: Epi.
- Lejeune Philippe -1975 *Le pacte autobiographique*, Paris : Seuil (Réed 1996).  
- 1980. "Je" est un autre. *L'autobiographie, de la littérature aux médias* , Paris: Seuil.
- Leray Christian et Lorand Ernestine 1995 - *Dynamique interculturelle et autoformation*. , Paris : L'Harmattan.
- Michard Pierre et Yatchinovsky Arlette - 1995. *Histoire de vie. Une nouvelle approche pour repenser sa vie autrement.*, Paris: ESF (Coll. Formation permanente).
- Monteil Jean-Marc - 1993. *Soi et le contexte. Constructions autobiographiques, insertions sociales, performances cognitives*. Paris, Armand Colin.
- Peneff Jean -1993. *La méthode biographique, De l'Ecole de Chicago à l'histoire orale*, Paris: A. Colin.
- Pineau Gaston et Marie-Michèle - 1983. *Produire sa vie. Autoformation et autobiographie*, Paris: Edilig, Montréal: Saint-Martin
- Pineau Gaston et Jobert Guy (Coord.) - 1989. *Histoires de vie*. Paris, L'Harmattan.

- Tome 1 Utilisation pour la formation  
Tome 2: Approches multidisciplinaires.
- Pineau Gaston et Le Grand Jean-Louis - 1993. *Les Histoires de vie*, Paris, PUF coll. Que sais-je? Rééd 1996
- Poirier Jean, Clapier-Valladon Simone, Raybaut Paul - 1983. *Les récits de vie. Théorie et pratique*. Paris: P.U.F. .
- Pratiques de formation/analyses* 1996 N° 31 "Les Filiations théoriques des histoires de vie en formation". Paris VIII.
- Ricoeur Paul - 1983-4-5. *Temps et récit.*, Paris: Seuil Trois Tomes.  
- 1990. *Soi-même comme un autre* - Paris : Seuil.
- Villers Guy de - 1996 "Psychanalyse et phénoménologie. L'apport de Binswanger à l'histoire de vie" p. 51-63 dans *Pratiques de formation* op.cit.